

LE MUSIC-HALL
par Agnès NAVARRE

À l'Alhambra

LÉO FERRÉ

*De l'audace,
encore de l'audace !...*

DES années de travail, des années à composer, à écrire, à se débrouiller tant bien que mal — et plutôt mal que bien — des années où l'on sait qu'on a du talent, qu'on a quelque chose à dire et qu'on sait le dire... et pourtant des années à n'être connu que de quelques-uns, alors qu'on voudrait parler à tous, à ne pas vouloir jouer le jeu de la chanson commerciale, à refuser tout compromis, toute concession, c'est-à-dire toute compromission... et enfin l'an dernier, au Vieux-Colombier d'abord, à l'Alhambra ensuite, tout à coup la porte qui s'ouvre, le public qui entre, un nom qui prend sa place en quelques mois parmi les plus grands.

Tout cela implique beaucoup de ténacité, une pointe d'orgueil bien placé, un grand courage. Il en faut aussi pour affronter en novembre 1961 l'immense salle de l'Alhambra, et faire front toute une soirée à ceux qui sont là, les uns par amour de la poésie et de la chanson, les autres pour « voir » et parce que désormais on ne peut plus ignorer Léo Ferré. Je n'ai pas personnellement un goût prononcé pour la formule « récital ». Sans doute peut-on apprécier ainsi tous les aspects d'une personnalité, connaître à fond « son » artiste. Cependant il arrive qu'abondance de biens nuise, et je ne connais aucune vedette de la chanson, si remarquable soit-elle, qui ne lasse un instant son public. Je pense ici aussi bien à Yves Montand, qu'à Charles Trenet ou à Léo Ferré. Edith Piaf en est sûrement consciente qui n'en a jamais pris le risque. C'est que l'attention, quelle que soit la valeur de l'artiste qui se dépense sans compter, ne peut sans cesse répondre aux sollicitations des mots et de la musique.

Cette réserve (très générale) étant faite, le récital de Léo Ferré procure un plaisir d'autant plus vif qu'il fuit toute facilité, exige du spectateur une sorte de prise de conscience des problèmes essentiels, qui sont ceux de notre temps et dépassent de loin la formule « music-hall ». Qu'il s'agisse des *Temps difficiles*, de *La Gueuse* (avec une mise en scène originale et la participation de Madeleine Ferré), de *La Vie moderne*, ou de *La chanson mécanisée*... Que Ferré stigmatise les horreurs de la guerre ou dénonce diverses « maffias », sans hésiter sur les mots qui vont aussi loin que sa pensée... qu'il chante l'amour et toute la poésie avec Aragon. (Un regret : il « dit » : *C'est ainsi que les hommes vivent*,



Ph. Elle KAGAN.

et la musique, à l'arrière-plan souligne moins que le chant tout le lyrisme du poème), où qu'il s'attarde un instant — pour nous faire rire en coin — à *Cannes-la-Braguette*, qu'il évoque *Brumes et pluies* avec Baudelaire, *Ostende* avec J.-R. Caussimon, qu'il remercie (*Thank you Satan*) ou encore qu'il rêve à *L'Age d'or* et s'attendrisse sur son *Petit voyou* : c'est toujours notre monde qu'il projette, ce monde où la tendresse côtoie la violence, où l'on danse et où l'on assassine, où l'on aime, et où l'on pleure.

D'une indiscutable présence, réservé dans le geste, Léo Ferré est excellentement soutenu par Jean-Michel Defaye et son orchestre, et les éclairages de Madeleine Fer-

ré conviennent à la variété qu'il a su mettre, dans l'ordre de ses chansons. Certaines possèdent cette joie qui fait les succès populaires — *Jolie Môme* en est la preuve, qui revient souvent sur les ondes et pourrait bien finir aux carrefours, ultime consécration... D'autres sont trop perturbantes et trop « gênantes » pour atteindre une large diffusion. C'est encore une nouvelle marque du courage de Léo Ferré de n'avoir pas voulu être infidèle à lui-même, et en prenant ainsi un double risque devant le grand public aux réactions diverses, de ne point chercher à gagner la partie en abandonnant un peu de son âme. A cette sincérité, à ce grand talent enfin reconnu, on ne peut que tirer son chapeau.